



JENNIFER AHERN

NOBLESSE DÉCHIRÉE

PARFUM DE  
COURTISANE

Libre  Expression  
QUEBECOR MEDIA

JENNIFER AHERN



NOBLESSE DÉCHIRÉE  
PARFUM DE  
COURTISANE

*À François, qui partage ma vie et mon imaginaire.*

A decorative flourish consisting of a central swirl with a leaf-like shape at the top, and two smaller swirls on either side, all in a light grey color.

## *Remerciements*

C'est ma mère qui, la première, a reconnu et encouragé mon goût pour la lecture et pour l'écriture. Elle m'a offert une machine à écrire lorsque j'avais quinze ans. Quand, douze ans plus tard, je lui ai annoncé que j'écrivais mon premier roman, elle m'a, comme toujours, témoigné sa confiance et son soutien. Merci maman.

Pour avoir stimulé mon envie d'écrire et salué mes premières tentatives littéraires, je suis reconnaissante à Gérard Leduc, mon professeur de français de cinquième secondaire.

Il y a trois ans, j'ai décidé de réaliser mon rêve d'adolescence ; celui d'écrire un roman. Sans le soutien de François, je ne suis pas certaine que mon roman aurait vu le jour. Merci d'avoir su m'écouter, me conseiller et d'avoir lu chaque nouvelle page avec la même attention. Ton talent de conteur m'a permis de vivre le monde des courtisanes et de le partager.

J'ai la chance d'être entourée de collègues formidables, qui ont prêté une oreille attentive à mes péripéties d'écriture depuis le tout début de mon projet. Merci à vous toutes.

Merci à Julie Simard, pour son enthousiasme indéfectible à l'égard de mon roman et pour m'avoir servi de guide dans le monde de l'édition.

Être lu pour la première fois est excitant et angoissant. Le plaisir que vous avez eu à la lecture de l'histoire de Margot a été le plus beau des témoignages : Chantale, Édith, Marie, Linda, Nathalie, Diane et Lisette.

Je tiens à remercier Vanessa Boily pour ses observations judicieuses et pleines de tact qui ont enrichi mon texte.

Pour leur confiance, leur amour et leur présence si importante dans ma vie : Serge, David, Carméla, Nicolas et mamie Marguerite.



## *En chemin*

Les odeurs de boisé, de terre meuble et de mousse emplissaient le carrosse autant que la poussière qui s'élevait de la route de campagne. Bien que spacieuse, la voiture devenait étouffante en cette trop chaude journée de fin d'été. Soudain, un cahot projeta Claudine contre la domestique qui, emportée par cet élan, s'écrasa une fois de plus contre Marguerite.

Marguerite, irritée, joua du coude pour repousser la pauvre domestique intimidée qui se redressa sur la banquette et tenta, malgré sa solide constitution, de se faire le plus petite possible. Claudine lança un sourire navré à la pauvre fille.

— Nous serons bientôt sur la route principale, mes enfants, compatit Charles-Antoine de Collibret, baron de Mirmille, à l'adresse de ses deux nièces. Profitez de notre bon air de la province pendant qu'on y est encore.

Marguerite sortit un mouchoir brodé et le pressa contre ses narines d'un air narquois. Claudine se retint de rire et, prenant le parti de son oncle, dit :

— Je me souviens fort bien de mon dernier séjour à Paris, dont les relents d'égouts m'avaient donné mal à la tête pendant plusieurs heures.

Une autre secousse ébranla le carrosse et, cette fois, la pauvre Claire reçut un coup de coude bien senti de la part de Marguerite, ce qui eut pour effet de la maintenir à sa place. Son visage vira au rouge. La baronne de Mirmille, Annette de Collibret, qui avait remarqué les manœuvres qui se déroulaient sur l'autre banquette, fronça les sourcils devant le malaise évident de sa servante.

— Vous sentez-vous bien, Claire, devons-nous demander au cocher de faire une halte ? demanda-t-elle, pleine de sollicitude.

— N... non, ma... dame, je vais... bien, répondit la servante en reprenant son souffle.

— Peut-être, en effet, devrions-nous faire une pause, ma tante, je suis indisposée par ce cahotement incessant, se plaignit Marguerite. Il me semble que je n'aurais pas dû déjeuner ce matin, ah... et cette chaleur !

Marguerite fit quelques pas sous le couvert des arbres. Son malaise n'était pas tout à fait feint : elle avait mal à la tête et la température lui était insupportable. Sur le bord de la route, le baron de Mirmille s'entretenait avec le cocher et les deux gardes qui les accompagnaient. Marguerite concevait mal les relations familières que son oncle et sa tante entretenaient avec leurs domestiques ; cela ne cadrerait pas avec l'idée qu'elle se faisait de châtelains respectables.

— Te sens-tu mieux, Marguerite ? Tiens, je t'ai apporté de l'eau.

Claudine avait le visage humide et ses boucles blondes ruisselaient de gouttes d'eau ; elle tendit un gobelet à sa sœur en souriant candidement. Marguerite accepta le gobelet, mais ne put réprimer un regard de reproche à l'endroit de sa sœur cadette. Claudine avait parfois de ces emportements si peu dignes d'une noble demoiselle. Claudine soutint son regard et secoua la tête, envoyant des gouttes d'eau à la volée. Marguerite la poussa gentiment.

— Je me sens mieux, oui, mais je n'en peux plus de me faire écraser par cette grande gourde. C'est le carrosse de père, après tout.

— Marguerite, la pauvre fille est beaucoup plus incommodée que toi, tu ne devrais pas être si dure ! En plus, nous allons bientôt atteindre la grand-route, avant la nuit nous serons à Paris !

— Il me semble que je me répète cela depuis le début de l'été. Ah, Claudine, j'ai tellement hâte de rentrer chez nous !

— Moi aussi, il me tarde de voir père, admit Claudine, chagrinée.

— Ne t'en fais pas, cette dernière année chez les ursulines passera très vite. Tu seras bientôt de retour pour partager sorties et promenades avec moi.

— Sans compter les salons et les bals ! s'exclama Claudine en faisant tourner sa robe de voyage froissée, comme s'il s'agissait de la plus fine étoffe.

— Pour cela, il te faudra affiner ta conduite et soigner tes manières, chère sœur, la taquina Marguerite.

Claudine lui tira la langue tout en plissant ses yeux noisette. Marguerite lui renvoya sa grimace en y mettant la même fougue.

— Puisque vous semblez aller mieux, mademoiselle Marguerite, nous allons reprendre notre route, annonça Annette de Collibret, les surprenant dans leur jeu amical.

C'était inhabituel pour Charles-Antoine et Annette de Collibret de quitter leur domaine juste au moment où débutait la saison des récoltes. La chaleur avait favorisé une moisson abondante, si bien que plusieurs fermes avaient dû engager des paysans pour répondre aux besoins du travail aux champs. Les châtelains de Mirmille partaient l'esprit tranquille de savoir leurs métayers comblés. Les affaires d'Alain de Collibret, le frère de Charles-Antoine, étaient un prétexte de voyage tout à fait valable selon Annette, qui espérait profiter de l'occasion pour revoir de vieilles amies. Les rencontres avec son beau-frère étaient en elles-mêmes assez rares pour qu'il s'agît d'un événement. Depuis qu'Alain avait obtenu la charge de financier auprès du surintendant des finances Nicolas Fouquet, la famille Collibret se voyait moins souvent.

La baronne se dit en elle-même : « Cela doit faire au moins deux années qu'il n'est pas venu en Champagne. »

Selon Annette, Alain travaillait trop. Elle bénissait le ciel de lui avoir donné un mari présent et aimant, même si leur vie campagnarde était parfois difficile. Le séjour de Marguerite et

de Claudine à Mirmille avait été un sujet d'inquiétudes pour la baronne, qui prenait au sérieux son rôle de tante, d'autant qu'elle était la seule figure maternelle dans la vie de ses nièces depuis la mort de leur mère.

Avec attendrissement, elle s'aperçut que Claudine discutait d'un air enjoué avec son oncle, qui lui racontait ses mésaventures de gentilhomme de province dans la capitale. Ses yeux vifs et sa voix clairette s'animaient pour peu qu'on piquât sa curiosité ; la jeune fille de quinze ans avait un caractère spontané et facile. Annette avait deux fils, mais point de fille, et la compagnie de Claudine, sa gentillesse et sa joie de vivre avaient été un véritable cadeau.

Pour Marguerite, cela avait été un supplice. Elle était une jeune femme à présent et elle voulait vivre sa vie intensément ; passer l'été à la campagne ne correspondait pas à ses goûts mondains et raffinés. Après plusieurs semaines et force patience, Annette avait discerné chez la jeune fille une nature complexe ; tour à tour assurée et vulnérable, Marguerite était avide de faire ses premiers pas dans le monde.

« Comme sa mère à cet âge », pensa Annette.

Leur ressemblance physique était tout aussi saisissante ; Marguerite avait hérité du teint clair de sa mère, de ses cheveux entre le brun et le noir, de ses sourcils arqués et de sa longue silhouette. Seuls ses yeux changeants montraient qu'elle était bien la fille de son père. Aujourd'hui, ils tendaient plutôt vers le doré, avec un éclat de vert.

Marguerite sourit à sa tante, ce qui découvrit ses dents blanches légèrement avancées, signe indéniable qu'elle avait du caractère. Depuis qu'ils avaient repris la route, Marguerite était perdue dans ses pensées, et les soubresauts du carrosse ne semblaient plus l'affecter.

— Marguerite, Margot, tu m'écoutes ? demanda Claudine.

— Quoi ? Non. Qu'est-ce que tu disais ?

Claudine leva les yeux au ciel.

— Tu savais, toi, que père avait déjà voulu jouer au théâtre ?



Marguerite lança un regard qui en disait long sur l'opinion qu'elle avait des talents d'acteur de son père.

— Votre père a toujours eu l'éloquence qu'on lui connaît aujourd'hui. Jeune, il récitait des vers de Corneille dans des salons et s'était fait remarquer pour son talent, expliqua Charles-Antoine devant l'œil incrédule de Marguerite. Vous ne semblez pas me croire, pourtant c'est vrai : votre père était séduit par les charmes de la vie d'artiste. C'était il y a longtemps, bien sûr.

— Je me rappelle aussi qu'il a écrit à votre mère quelques vers qui n'étaient pas si mauvais, ajouta Annette.

La discussion continua de plus belle. Ils avaient rattrapé d'autres attelages, qui étaient maintenant loin derrière. Depuis quelques minutes, la route était meilleure et la forêt, moins bruyante. Marguerite écarta les rideaux azur et regarda distraitement à l'extérieur. Une bouffée de chaleur monta à son visage et emplit la voiture. Dehors, la forêt de chênes offrait un paysage tantôt clair, tantôt sombre. La verdure abondante obscurcissait une partie du bois, apportant une bonne fraîcheur ; toutefois, des rayons de lumière parvenaient à s'infiltrer, illuminant des feuilles vertes et vives. Marguerite ne voyait ni la forêt ni les éclats qui jouaient sur les feuilles.

Elle avait l'esprit à Paris, où son père et sa demeure l'attendaient. Où sa vie l'attendait. Remarquant la demoiselle penchée à la fenêtre, un des deux cavaliers qui les accompagnaient depuis Mirmille la salua en touchant le bord de son chapeau. Marguerite lui jeta un regard distrait, étonnée soudain de le trouver là, à son côté. Elle relâcha le rideau et se cala sur sa banquette.

Subitement, le carrosse ralentit. Le cocher tira sur les rênes, puis s'arrêta. Marguerite regarda dehors : le garde n'était plus à son poste. Elle perçut un vif mouvement dans les bosquets.

— Pourquoi nous arrêtons-nous ? s'enquit le baron.

La réponse ne se fit pas attendre : une détonation assourdissante fendit l'air. Tous les passagers restèrent pétrifiés pendant plusieurs secondes. Dehors, on entendit des bruits étouffés et des cliquetis de lames. Puis, Charles-Antoine de Collibret se redressa



avec une vivacité étonnante chez cet homme rondelet. Dès qu'il mit le pied au sol, une voix forte et vibrante se fit entendre :

— Mesdames, messieurs, vous êtes sur les terres du marquis des tributs, sous-préfet des cotisations et vice-roi des rétributions. Je constate à votre équipage que votre dernière participation remonte à quelque temps et je me vois dans l'obligation de remédier à cette désolante situation...

— Comment osez-vous, scélérat ! s'indigna l'oncle de Marguerite.

Dans le carrosse, Annette jetait des regards angoissés à ses nièces, tordant sa jupe de ses frêles mains. Claudine était blême, tandis que Marguerite, sur le qui-vive, regardait par la portière entrouverte le spectacle qui se déroulait. Son oncle avait dégainé sa rapière et fonçait sur le bandit le plus près. Chacun des gardes et le cocher se battaient contre un brigand.

— Des bandits de grand chemin... murmura Annette, comme si elle annonçait une fatalité.

Lestement, un homme surgit dans le cadre de la portière. Un masque de velours noir couvrait le haut de son visage, laissant deviner son profil élégant. Il était vêtu d'un pourpoint de drap noir qui découvrait une courte veste ornée d'une boutonnière : la dernière tendance vestimentaire de l'Île-de-France. Il sourit aux dames comme il l'aurait fait devant un public.

— Mesdames, on vous laisse à la merci de tout un chacun, paraît-il... Il faudrait que quelqu'un s'occupe d'enseigner les manières de gentilshommes à ces bougres ! s'exclama le bandit en soulevant courtoisement son chapeau de feutre.

Marguerite reconnut la voix de l'assaillant : c'était celle du « marquis ». Quand ses yeux croisèrent les siens, elle soutint fièrement un regard empreint d'un mépris évident.

— Je vais vous demander de descendre de votre carrosse, mesdames.

Tremblante, Claudine, soutenue par Claire, se leva. Quand elle posa le talon sur le marchepied, le brigand lui tendit galamment sa main. Claudine le regarda, confuse.

— Soyez assurée, mademoiselle, que vous ne serez pas malmenée par mes hommes. Tout cela sera réglé en peu de temps.

Devant et autour de la voiture, les malfrats ferraillaient toujours avec les gardes. Quant au baron de Mirmille, il s'escrimait féroce-ment.

— Il doit y avoir un malentendu, monsieur, cessez cette mascarade pour l'amour de Dieu ! s'alarma Annette d'une voix mal assurée.

— Madame, c'est à vous de dire à votre mari de baisser les armes, je lui recommanderai de se fier à votre sagesse.

Les coups de lames retentissaient de part et d'autre du carrosse. Apparemment indifférent aux combats, celui qui se donnait le titre de « marquis » tendit sa main gantée à Marguerite. La jeune femme descendit d'un pied ferme et, ignorant l'homme, se plaça près de sa tante. Soudain, le cocher lâcha un cri et son arme vola ; sur sa veste se répandait une trace de sang.

— Mesdames, si vous ne voulez pas manquer le prochain événement mondain, je vous conseille de dire à votre équipage de...

— Vous êtes un bouffon, un misérable gueux, un lâche ! lança Marguerite entre ses dents, regardant fixement le voleur.

— Tout doux, comme vous y allez !

Profitant de la distraction qu'offrait l'altercation verbale, Annette s'élança vers l'avant de la voiture en courant. Plus rapidement et lestement que le fer qui fend l'air, le chef des brigands s'élança à sa poursuite et l'arrêta juste avant qu'elle ait pu s'emparer de l'arquebuse du cocher.

— Là, là, on se calme, madame.

Il lui saisit les poignets et l'amena rudement vers les autres femmes, visiblement mécontent de la tournure des événements.

— Monsieur, votre femme et vos filles sont à ma merci, je vous suggère de vous rendre, vos hommes sont blessés et vous êtes dénombrés ; c'est folie de poursuivre dans cette voie. Je vous donne ma parole qu'aucun mal ne sera fait ni à vous ni à vos proches.

Le seigneur de Mirmille, qui s'était débattu sans faiblir, leva sa main pour signifier qu'il se rendait et donnait le combat à son adversaire.

— Voilà qui est sage, approuva le marquis des tributs. Intimez à vos hommes l'ordre de lâcher leurs épées. Approchez.

Le baron se rendit au chef des brigands. Il boitait légèrement et avait l'air abattu. Annette glissa sa main dans la sienne. Chacun des hommes rendit son arme. Ils portèrent le cocher dans la voiture. Celui-ci reprenait difficilement son souffle.

— Que voulez-vous ? demanda Charles-Antoine d'un ton résigné.

Le bandit lui lança un sourire narquois qui n'avait rien de celui d'un gentilhomme.

— Ma cotisation, monsieur le baron, ma cotisation. Claude, Jean-Jean, Léon, fouillez les malles et les coffres !

— À vos ordres, votre grâaaace ! s'écrièrent les hors-la-loi en chœur.

Une fois la victoire assurée, les adversaires n'eurent plus rien d'honorable. Les trois hommes s'affairèrent à piller les bagages, éparpillant les effets autour du carrosse. Ils saccageaient comme saccagent des brutes, sans délicatesse aucune. Leur chef se contentait de surveiller le déroulement des opérations en souriant avec satisfaction. Quand son regard s'arrêta sur Marguerite, une lueur amusée dansa dans ses pupilles sombres. Leur appétit se limita aux bijoux, aux objets précieux et à l'argent. Charles-Antoine lançait des regards d'encouragement à Claudine, à Marguerite et à Claire, qui étaient littéralement effrayées. Enfin, ils descendirent de l'attelage, leur butin clinquant bien en main.

— Maintenant que mes hommes sont récompensés, je vais prendre ma part des profits, annonça le chef des bandits.

— Comment, vous ne trouvez pas que vous avez pris assez comme cela !

— Eh bien, non. Je dois dire que votre fortune est moins grande que je le croyais. J'avoue que je suis un peu contrarié.

Annette devint cramoisie. Charles-Antoine blêmit. Le bandit fit quelques pas vers la voiture. Ses mouvements étaient lents et exagérés comme ceux d'un mime du pont Neuf. La baronne se plaça entre lui et la portière.

— Monsieur, vous trouverez sans doute à votre goût ce collier de grenats, tenta-t-elle en lui montrant le bijou ancien qui pendait à son cou.

Marguerite se mordit les lèvres ; sa tante ne se séparait jamais de ce collier, il comptait tellement pour elle. Il jeta un regard distrait et assez désintéressé sur la parure.

— Hum... Voyons, qu'avons-nous ici ?

Il se détourna, considérant Marguerite.

— Ma nièce n'a aucune parure de valeur, je vous prie de le croire.

Le détrousseur s'approcha. De son corps émanait une odeur de poussière et de sueur. La jeune femme se raidit et leva la tête, ses yeux défiant le masque noir penché sur elle.

Annette poussa un petit cri d'indignation quand il glissa ses doigts dans les spirales de sa coiffure. Habilement, il souleva sa lourde chevelure, découvrant son cou gracile et ses fines oreilles, ornées de petites perles. Humiliation. Marguerite était paralysée. Pas un seul instant elle n'avait imaginé qu'il aurait pu porter la main sur elle ou la contraindre, lui, un voleur de grand chemin. Son visage frôla celui de la jeune femme. Elle réagit et recula, mais le bras de l'homme cintrait ses mouvements, entourait ses reins. Il l'embrassa fougueusement, forçant ses lèvres. Indignée, la jeune femme se débattit, mais ainsi retenue elle offrait une piètre opposition. Le sang battait à ses tempes et ses lèvres brûlaient tandis qu'il fouillait sa bouche. Étourdie, Marguerite perdit pied et tomba. Il l'avait lâchée.

— Je vous interdis de toucher ma nièce ! protestait le baron.

En un bond, les bandits le maîtrisèrent tandis que le chef des hors-la-loi entraît d'une enjambée dans le carrosse. Claudine et sa tante, d'un élan commun, aidèrent Marguerite à se relever. Annette entoura les épaules de sa nièce d'un bras ferme, Claudine

et Claire placées derrière elle, comme si sa frêle stature pouvait à elle seule les protéger de la convoitise des rustres. Quand le bandit émergea du carrosse, un grand portefeuille de cuir sous le bras, Charles-Antoine cessa de se débattre. L'assaut de sa nièce avait-il été calculé ? Impossible de déchiffrer les traits impassibles du chef des bandits, qui se préparait apparemment à les quitter. Il pâlit.

— Voilà, nous pouvons y aller maintenant.

Le « marquis » fit signe à ses hommes de le suivre et héla sa monture, un étalon noir comme la nuit. Il se tourna vers Marguerite, qui, encore sous le choc de l'émotion, accueillit la caresse de ses prunelles noires comme un affront monumental. Claudine perçut le malaise de sa sœur et la soutint pour empêcher qu'elle défaille.

— À près de deux lieues d'ici, il y a un péage où vous pourrez trouver des soins et le gîte. Allez, adieu !

Les voleurs, qui étaient apparus silencieusement, disparurent bruyamment dans un nuage de poussière et un brouhaha d'exclamations.

Après que les voyageurs eurent dégagé la voie des branchages qui l'obstruaient, le carrosse reprit son chemin sans toutefois s'attarder au péage. Ils confièrent le cocher au soin de la famille du péagiste et poursuivirent la cadence. En peu de temps, ils avaient atteint la route principale, où les fermes et les villages se multipliaient. Annette ne parvenait pas à se détendre malgré le paysage coloré des champs ; elle triturait sa jupe et poussait de longs soupirs. Une ride profonde creusait le front de Charles-Antoine. Sa femme le guettait avec une expression où se mêlaient soucis et questionnements. Elle savait que les documents contenus dans le portefeuille étaient d'une grande importance pour Alain de Collibret, le frère de Charles-Antoine, et par conséquent pour la famille en entier. Néanmoins, elle n'avait aucune idée de leur valeur exacte ni de leur utilité. Le mutisme de son mari l'inquiétait et elle aurait tout donné pour être seule avec lui afin de savoir ce qui le préoccupait.

Après la peur causée par l'agression, elle avait fondu en larmes, louant tous les saints du ciel de les avoir laissés sains et saufs ; la perte de leurs possessions était fâcheuse, mais Annette avait craint le pire. Évidemment, les bandits n'étaient pas des saints et les histoires de saccages sordides pullulaient dans les campagnes. Pour les filles d'Alain, une rencontre comme celle-là tenait du cauchemar ; protégées par les murs des couvents et par les conventions, elles ne concevaient pas que des roturiers puissent s'en prendre à des nobles. La baronne soupira. Le choc passé, et malgré leurs pertes, les deux sœurs s'étaient remises de la rencontre. Marguerite s'était conduite avec calme et dignité, soucieuse avant tout de la santé du cocher. Annette n'avait pu qu'admirer sa force de caractère. Claudine, assoupie depuis un moment sur l'épaule de Claire, avait résolu de faire brûler un cierge à Notre-Dame pour la remercier de la protection qu'elle leur accordait, ce qui avait fait sourire tout le monde.

